

Ma guerre d'Algérie

Robert Duclos

Né en 1933, faisant partie du contingent 54/1C, j'ai été appelé sous les drapeaux le 2 mai 1954, donc avant le début de ce qu'on a appelé « la guerre d'Algérie ».

Responsable, à l'époque, de la JAC (Jeunesse agricole chrétienne) du Montbrisonnais, j'avais la charge de l'organisation d'une grande fête de jeunes à la Bastie d'Urfé, qui a eu lieu deux jours après mon incorporation.

Affecté au Groupe de transport 507 à Sathonay, je me morfondais dans une ambiance déplorable, que je n'avais pas imaginée, alors que je manquais aux amis pour l'organisation de cette fête. Quel choc que cette arrivée à Sathonay ! Les travaux obligatoires et inutiles ! L'obéissance totale à des supérieurs bornés ! L'exécution d'ordres complètement absurdes ! L'impression de perdre son temps alors qu'il y a tant à faire à la maison ; et surtout le contenu des conversations de la chambrée...

Par contre, l'entraînement sportif intensif des « classes » puis du « peloton » pour devenir sous-officier me console des absurdités de la vie militaire. Avec quelques collègues, nous nous amusons, par plaisir, à battre les records du « parcours du combattant », nous préparons les « nuits de l'armée » et surtout je peux enfin me remettre à la course à pied que j'avais complètement abandonnée en raison de ma surcharge d'activités. Je suis même déchargé de certaines corvées pour faciliter cette préparation. Bref, c'était plutôt la « planque ».

Mais ça ne dure pas. La guerre d'Indochine bat son plein. Dien Bien Phu tombe. Les pires rumeurs courent sur notre éventuel départ là-bas.

Puis en septembre, on nous annonce notre départ pour la Tunisie où la rébellion est très violente. Deux jours plus tard, nous embarquons sur le site « Ville de Tunis ».

Sitôt arrivé à Tunis, je suis chargé de conduire un convoi de vingt camions à Tadjérouine pour transporter des légionnaires. La nuit suivante, sans préparation, nous voilà partis dans les djebels, avec des chauffeurs totalement inexpérimentés, pour déposer nos légionnaires, que nous récupérerons le lendemain après qu'ils auront ratissé la montagne. Les combats sont encore violents dans la région, mais nous nous sentons en sécurité avec nos légionnaires chevronnés, auxquels les rebelles n'osent pas s'attaquer. Nous couchons dans les remorques de nos camions, mais les légionnaires sont aux petits soins pour nous. Nous admirons leur professionnalisme et leur état d'esprit.

Quelques semaines plus tard, un accord est signé avec les rebelles et commence la « trêve Bourguiba ». Pendant cette période, la France réalise avec le matériel du génie des travaux d'aménagement considérables. Des routes sont tracées dans les montagnes. Nous descendons dans la région du Kef, où nous sommes chargés de transporter des ouvriers tunisiens sur des pistes réalisées par le génie. Nous sympathisons vite avec eux, et c'est une période assez agréable. Notre compagnie se base à Gafsa, alors que surviennent les vols de sauterelles. Ces criquets s'abattent par centaines de milliers sur une zone où ils dévorent tout ce qui pousse. Nous partons tous les matins vers trois heures en direction de la zone concernée, pour transporter des habitants de Gafsa qui ramassent les criquets encore engourdis par la rosée, les

ébouillantent dans de grandes chaudières et les chargent dans des sacs pour les vendre le soir même sur le marché de Gafsa. C'est pour eux une manne appréciée.

Je reste peu à Gafsa car on m'envoie dans l'extrême-sud tunisien avec cinq camions pour transporter des supplétifs tunisiens. Nous resterons plus de deux mois à Sacket, petit village perdu dans les dunes, au sud du chott El Djerid, dans un petit fort en plein désert, avec une activité réduite. Nous y passerons des jours tranquilles à lire, rêver dans le silence du désert ou boire le thé à la menthe avec les habitants. On a su, ensuite, que le village était un repaire de fellaghas avant la trêve ; heureusement nous ne savions pas ! Et les rapports furent très cordiaux.

Puis retour pénible au siège de la compagnie à Gafsa, où nos assurons quelques transports de troupes dans les oasis du sud (Tozeur, Tamerza et aussi Tataouine).

Pendant ce temps, un soulèvement a eu lieu en Algérie le 1^{er} novembre 1954, et la rébellion s'organise. Notre compagnie est envoyée en renfort pour une opération dans les monts du Nementcha (Sud-Est algérien), où nous sommes restés plusieurs semaines à rechercher d'invisibles fellaghas. Nous découvrons le début de la guerre et notre mission de « pacification », expliquée dans les rapports, mais qui se traduit souvent en expéditions punitives dans les villages.

Après trois semaines, retour à Gafsa, puis nouvelle opération en Algérie. Mais cette fois, nous n'en reviendrons pas, bien que tous nos paquets soient restés à Gafsa.

Une lente remontée s'effectue vers les Aurès. Nous restons quelques jours à Edgard-Quinet, transportant toujours dans les djebels des sections de fantassins (goumiers marocains, supplétifs algériens, et de plus en plus d'appelés du contingent).

Pendant quelque temps, je suis détaché avec mon peloton au « prêt franc », c'est-à-dire qu'on me donne une certaine somme d'argent avec laquelle je dois me débrouiller pour nourrir les hommes. Difficile au début, les astuces se découvrent, et nous finissons avec des repas précédés d'un apéro !

Les choses se compliquent quand, avec deux camions, sans aucune escorte, je dois approvisionner en vivres, carburant et munitions des sections d'infanterie réparties dans les djebels. C'est très dangereux.

Poursuivant notre remontée, nous arrivons à Constantine, où notre compagnie est basée dans le Bois de la Légion d'honneur. La ville est magnifique et relativement calme. Nous en profitons pour faire un peu de tourisme, méprisant les règles de sécurité les plus élémentaires (visite des gorges du Rummel sans aucune arme). Nous faisons aussi du rodage de camions sur la route entre Constantine et Sétif. Nos GMC fatigués, datant de la guerre de 40, consommant près de 50 l d'essence aux 100 kilomètres, ont en effet reçu des moteurs neufs.

Nos dix-huit mois de service militaire étant accomplis, nous attendons notre libération. Mais l'ordre du maintien sous les drapeaux pour une durée indéterminée arrive, et nous sape le moral.

Au lieu de passer notre deuxième Noël en famille, nous le passerons à El Milia. Notre compagnie a en effet été envoyée dans cette zone très agitée du Nord-Est constantinois. Notre camp est établi dans une cuvette au milieu des montagnes où les « fellaghas » règnent en maîtres. Nous nous savons entourés de rebelles invisibles. Nous couchons sous des tentes et entendons souvent siffler des balles au-dessus de nos têtes. La peur s'installe. Nous prenons nos tours de garde avec une grande inquiétude. Nous avons l'impression que nous ne repartirons pas d'ici vivants.

Les sous-officiers de carrière, flairant le danger de la situation, en profitent pour prendre des permissions et je me retrouve à assurer les fonctions de vagemestre, comptable et même adjudant de compagnie. Suite à une petite blessure à une jambe, j'ai en effet été déchargé de la responsabilité d'une rame de camions, et affecté au siège. C'est pour moi plus sécurisant car les copains qui roulent affrontent souvent des embuscades. Nous avons néanmoins à effectuer quelques déplacements à Constantine pour approvisionner la compagnie, et cela sans escorte au début, sur une route sinueuse et dangereuse.

Au camp, mon vieil ami de la JAC, Edmond Desjardin, responsable du foyer, a fait de celui-ci, avec son ami Jean Granger, un véritable lieu de rassemblement de tous les militaires de la région d'El Milia, contribuant à bien maintenir le moral des troupes, et diffuser toutes les nouvelles.

Début février, El Milia se réveille avec dix centimètres de neige. C'est la première fois que les habitants voient la neige. Il en tombe cinquante centimètres à Constantine et nous apprenons que, en France, les rivières sont gelées. Ces intempéries calment pour quelques jours l'activité de la guérilla.

Mais, un certain matin de fin février 56, nous entendons une grande fusillade à deux kilomètres du camp, suivie d'une explosion et d'un champignon de fumée. Je comprends vite ce qui se passe. La section d'infanterie basée à dix kilomètres dans la montagne vient de tomber dans une embuscade. Je venais de quitter tous ces gars venus avec moi chercher le courrier et faire des provisions au village. Je les connaissais presque tous : des appelés comme nous.

Le bilan est dramatique : vingt-cinq morts ; un seul survivant, qui a fait le mort ; des corps calcinés dans le camion brûlé. L'embuscade était parfaitement organisée, et à notre barbe. Nous sommes tous bouleversés en découvrant les corps de nos amis, et paniqués en pensant que notre tour est proche. Nous comprenons que la guerre d'Algérie vient de franchir un cap, qu'elle est sans issue.

Nous avons assisté à la détérioration progressive des relations avec la population. Les consignes de « pacification » ne sont plus de mise. Elles n'ont d'ailleurs jamais été appliquées par ce milieu des sous-officiers de carrière qui commandaient sur le terrain les opérations punitives. Après chaque opération de représailles sanglantes dans un village, tous les habitants plutôt favorables aux Français rejoignaient de suite les rangs des rebelles. Beaucoup d'amis appelés, plutôt pacifiques, devenaient souvent très violents, véritablement enragés après avoir vu tomber un de leurs amis. Plus question pour eux de pacification. Nous assistons, acteurs impuissants, à la naissance d'un drame national dont nous ne voyons pas l'issue. Notre seul objectif : atteindre la quille.

Celle-ci se fait attendre. Elle est enfin annoncée pour le 15 mars. Nous vivons ces derniers jours en Algérie dans l'angoisse et la peur, tendus vers cet espoir de retour, mais peinés d'avoir à nous séparer d'aussi bons amis pour qui la quille est encore loin. De telles épreuves resserrent les liens entre les hommes. Un soir d'escarmouche près du camp, nous faisons serment de nous retrouver tous les ans pour un repas amical. Edmond Desjardin et moi sommes chargés d'organiser le premier rendez-vous. Celui-ci a lieu le 14 juillet de l'année suivante à Boën. Et, cinquante-quatre ans plus tard, nous nous retrouvons toujours une cinquantaine avec nos épouses, à nous remémorer nos souvenirs. C'est un vrai plaisir de se retrouver chaque année avec ce groupe affranchi des classes sociales. L'amitié née en Algérie est restée intacte.

Incapables, à l'époque, de nous forger un point de vue sur ce conflit dont nous avons été les acteurs impuissants, nous avons tous très peu parlé autour de nous, par la suite, de cette

période de notre vie qui nous a pourtant beaucoup marqués. Nous sommes seulement convaincus que toute guerre est absurde. Incapable à l'époque de me forger un point de vue sur ce conflit, ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai réalisé combien le combat de nos « adversaires » était légitime.

Le 19 mars 1956, me voici de retour à Marcoux. Soulagé ! Mes parents sont radieux après autant d'angoisses ; la rumeur de ma mort avait couru dans le pays. La réadaptation est difficile. Mon arme qui ne me quittait pas depuis dix-huit mois me manque ; je ne me sens pas en sécurité le premier soir en revenant du village.

Je trouve le pays bien changé en deux ans : beaucoup de mes copains sont encore à l'armée ou sont mariés. Plusieurs filles que j'avais « repérées » avant mon départ sont aussi mariées. Les loisirs du dimanche ne sont plus les mêmes. La mobylette a fait son apparition et les jeunes ne sortent plus ensemble, en vélo. La plupart des copains plus âgés sont partis travailler à l'usine et étalent leur argent devant ceux qui sont encore à la ferme. La présidence de la fédération JAC est encore vacante et la multiplication des départs à l'armée a désorganisé le mouvement.

A la ferme, les choses se sont aussi dégradées, mon père attendant impatiemment mon retour. Le terrible hiver 1956, avec son mois de février glacial et sans neige, a fait des ravages. Les champs de céréales sont tous détruits et les semis de remplacement pas encore faits.

La réintégration est donc rapide. Il faut changer de rythme. Je retrouve, avec plaisir, mes chevaux pour les labours de printemps et me lance à corps perdu dans les travaux de la ferme.



El-Milia (Constantinois), février 1956
(R. Duclos au premier rang, accroupi, 1^{er} à gauche)